

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Numéro 15, août–automne 1988

La laideur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3107ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1988). Compte rendu de [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (15), 74–83.

Des femmes écrivent

La magie poétique du verbe chez Suzanne Paradis

Un très beau recueil de nouvelles est paru aux Presses laurentiennes, dans la collection «Sortilèges», à la fin de mille neuf cent quatre-vingt-sept: *François-les-oiseaux*¹ de Suzanne Paradis. Il s'agit d'une réédition légèrement modifiée, augmentée de textes déjà publiés, il y a une vingtaine d'années. Quelle excellente idée! À moins qu'il ne s'agisse de celle d'un *best-seller* répondant à une demande débordante d'enthousiasme, il arrive souvent que les rééditions s'introduisent sur le marché comme des redites, comme un bégaiement dont on comprend mal la pertinence. Ce n'est pas le cas ici. Bien au contraire.

François-les-oiseaux de Suzanne Paradis regroupe de courts récits dont l'écriture et l'imaginaire ne se démentent pas. Tous sont empreints de la douce et forte poésie caractéristique de cette auteure. La remise en circulation de ces textes après plusieurs années, ne peut que réjouir. On les avait peut-être malheureusement oubliés, ou bien, pour les plus jeunes, on ne les avait tout simplement pas connus. Je souhaite qu'ils glissent et s'arrêtent en plusieurs mains; qu'on s'y attarde, qu'on y prête l'oreille et le cœur; qu'on y revienne fidèlement comme au tendre refuge de l'amitié.

L'écriture est simple et travaillée. Les phrases sont souvent courtes et brèves. Pourtant, elles ne créent aucun effet de morcellement. Cette ponctuation du discours ne le hachure pas. Elle laisse toute la place à l'information, sans réduction, ni compression, ni élision, sans non plus la paraphraser, l'étirer, l'amplifier. Ces courtes phrases disent les personnages, les actions et surtout, dans une plus grande simplicité, les tensions, les intensités. Elles sont entrecoupées d'autres plus longues, plus complexes où s'inscrivent les paradoxes, les moments problématiques, les interactions.

1 Suzanne Paradis, *François-les-oiseaux*, Québec, Les Presses laurentiennes, 1987, 140 p.

Le conflit opposant surtout la mère outragée, et l'enfant habité par un démon dont l'émergence avait faussé sa perception des relations humaines, on ne pouvait sacrifier l'un des antagonistes à l'autre. On les séparerait¹.

L'émotion loge dans l'écart, dans la différence du rythme, comme si l'âme pouvait tout à coup prendre place dans le récit. Une grande pudeur accompagne l'audace de l'imaginaire et le débordement des passions intérieures. Il s'installe alors comme un silence dans la matérialité du monde décrit, de ses gestes et paroles. «Mon cœur se serre à tant vibrer et je mets plusieurs minutes à le calmer après chaque audition. Il n'y a que le silence qui fasse aussi mal à l'âme.»² On change respectueusement de niveau. On passe ailleurs. Et c'est dans le passage que l'âme s'émeut, suspendue en silence, un court instant.

Cette façon d'écrire est travaillée par un imaginaire luxuriant d'amour de la vie intérieure, sensible aux rapports entre les hommes. Les petits événements inutiles, quotidiens, banals, les replis de l'affection prennent un relief inattendu, troublant. Ils existent là pour la première fois, chacun comme un amour nouveau, ré-inventé. Ce recueil de nouvelles de Suzanne Paradis, dans une écriture contrôlée et pourtant fort expressive, rassemble onze textes ciselés. On aura tous du plaisir à les relire ou à les découvrir.

L'aube et la nuit chez Danielle Dussault

Danielle Dussault a fait paraître, en mille neuf cent quatre-vingt-sept, aux éditions Triptyque un recueil de nouvelles intitulé *le Vent du monde*. Il se divise en cinq parties d'inégale longueur. Trois d'entre elles portent symboliquement dans leur titre les moments du jour : la nuit et l'aube. Un autre imagine «l'état 0» et le dernier projette dans la voûte céleste le langage tout entier.

Comme chez Suzanne Paradis, les phrases sont courtes. Mais chez Danielle Dussault, le rythme en est saccadé. Il ne s'agit pas de précipitation agitée, mais d'une succession rapide des événements et des informations qui ne laissent que peu de loisir à l'émotion. Le rythme varie peu. Il n'y a pas de rupture, de modification qui inquiète, qui créerait une attente, une incertitude, qui laisserait place à l'émotion.

Cette dernière n'est pas absente des textes cependant. Mais elle vient de la répétition, du manque de répit dans cette suite de phrases courtes, importantes. Ces textes ne concèdent jamais au lecteur un retour sur soi,

1 *Idem*, «Le petit monde de Léonie Labbé», *ibid.*, p. 102.

2 *Idem*, «François-les-oiseaux», *ibid.*, p. 11.

un moment de conscience de ses émotions. Ils le poussent sans cesse vers l'avant, de l'aube à la nuit, de la nuit à l'aube.

La race était sourde à la montagne. Pendant des années, la montagne s'était tue. Les siècles passaient ainsi et la montagne restait immobile. Elle restait comme ça, avec une intelligence fixe, sans savoir qu'elle était ainsi. La montagne n'avait pas la pensée du calcul mental dont la plupart des humains avaient hérité.¹

Les récits sont riches, imaginatifs. L'imaginaire semble reposer sur l'ensemble des problèmes de l'homme contemporain, sans complaisance, de façon drue et directe. Ainsi, la question de l'oralité est posée originellement. La voix fait l'objet de plusieurs récits ou en habite d'autres. «Plusieurs jours et plusieurs nuits la jeune femme erra à la recherche de la voix.»² Le langage devient presque personnage.

Certains thèmes abstraits semblent se personnifier, jouer un rôle actif: l'état, le temps. Notre ami Greimas dirait qu'ils deviennent des «actants». «Le temps s'était arrêté. Le temps s'arrêtait toujours lorsqu'on se trouvait devant la montagne.»³ Par ce biais, ces textes se rapprochent de la forme du conte.

La lecture de ces deux recueils de nouvelles d'auteurs féminins m'a démontré combien la dite écriture féminine pouvait varier. Ce qu'il y a en commun entre les textes de Suzanne Paradis, moelleux et troublants, et ceux de Danielle Dussault, impitoyables et sonores, c'est le contrôle de l'écriture, la justesse du ton, la richesse de l'idée et de l'image. Les deux recueils sont d'excellentes lectures.

Chantal Gamache

Les multiples visages de l'aventure...

L'aventure, c'est l'aventure: l'imprévisible, le risque, la nouveauté, le danger. On peut s'attendre à tout. Et en se livrant à la lecture de *l'Aventure, la mésaventure*⁴, le plus récent collectif de nouvelles présenté par André Carpentier, l'on s'aperçoit rapidement que le thème proposé aux

1 Danielle Dussault, «Les règles absentes, les souris dansent», *Le Vent du monde*, Montréal, Triptyque, 1987, p. 75.

2 *Idem*, «Race de monde», *ibid.*, p. 62.

3 *Idem*, «Les règles absentes, les souris dansent», p. 76.

4 André Carpentier (sous la direction de), *L'Aventure, la mésaventure. 10 nouvelles par 10 auteurs québécois*, Montréal, Quinze, 1987, 162 p.

auteurs invités permet un éventail fort étendu de possibilités de situations. L'aventure, il faut l'avouer, semble mieux s'adapter au genre romanesque où elle peut plus aisément se déployer. Mais la nouvelle, en tant que genre, n'a-t-elle pas, par sa singulière propension à venir fragmenter le quotidien et à briser la conformité et l'ordre, tendance à suggérer en soi une forme d'aventure? Quoi qu'il en soit, ce collectif présenté par Carpentier offre plusieurs excellentes nouvelles, qu'elles aient peu ou prou à voir avec l'aventure ou la mésaventure.

Dans un avant-propos un peu lourd, Carpentier dresse une description formelle de la stratégie narrative du récit d'aventure et de mésaventure. Il semble attacher beaucoup d'importance à la distinction entre le récit d'aventure et ce qu'il appelle le récit de mésaventure. Cette distinction se justifierait principalement par le caractère inévitable de l'événement exceptionnel qui surgit pour l'aventurier, mais que le mésaventurier, par définition plus malchanceux, aurait pu éviter. Mais la dite délimitation, et Carpentier le reconnaît, n'apparaît pas toujours de façon nette et précise à la lecture, ce qui fait qu'aventurier ou mésaventurier, peu importe, c'est l'aventure qui compte!

Bertrand Bergeron offre probablement la nouvelle qui respecte le plus les critères du genre établis par le présentateur dans son avant-propos. Départ alerte, de nombreux rebondissements, «La pratique de l'amitié» est un récit tout en action, où l'événement domine. Il s'agit d'une histoire d'enlèvement dans laquelle le héros est entraîné malgré lui et qui le poussera vers de périlleux et... improbables parcours. L'autre mérite de cette nouvelle est sans nul doute que l'on y reconnaisse le style de l'auteur dans un sous-genre qui lui est peu commun.

Mais c'est l'écriture féminine qui offre les plus beaux morceaux de ce recueil. Esther Rochon, Madeleine Ouellette-Michalska et Monique LaRue ont écrit de remarquables nouvelles où la prédominance de l'événement fait place au discours de pensée et aux jeux de l'esprit qui s'égarer vers des univers imaginaires. Pour ces récits en eux-mêmes peu «aventureux» dans la mesure où le risque et les embûches à surmonter pour le héros n'en forment pas le nœud, l'aventure se présente plutôt comme une fuite de la réalité. Les récits de Rochon («Les quatre pleureuses») et de Ouellette-Michalska («La nuit de Bella») tiennent tous deux aux pouvoirs de l'esprit dont leurs héroïnes respectives semblent dotées, et qui présentent à leur tour des mondes imaginaires qu'elles juxtaposent au réel. Quant à la nouvelle de Monique LaRue («L'aventurière des ondes»), qui ouvre brillamment le recueil, elle annonce le peu de conformité à la mimésis des récits de ses deux collègues en nous attirant dans les soubassements d'une

bibliothèque où la protagoniste fera la connaissance d'un nain avec lequel elle entretiendra une fascinante relation. Il faut souligner la finesse et la fluidité de l'écriture de ces trois nouvelles où surgissent tour à tour de nombreux éléments fantastiques, de merveilleux et de science-fiction, voire mythologiques dans le cas de Rochon. L'univers fiévreux qui enflamme ces trois récits a aussi, à moindre registre, inspiré Jean-Paul Beaumier dont la nouvelle «À l'aéroport, vite!» s'approche du fantastique par l'utilisation que l'auteur fait du thème de la folie et du délire.

Le concept d'aventure rétrécit cependant dans quelques autres textes qui, indépendamment de leurs qualités propres, ont plus à voir avec l'anecdote qu'avec l'aventure. «Le rêve de tomates», de Gaétan Brulotte, est avant tout une touchante histoire d'amour, mais dont la fugue aventureuse est reléguée au second plan. Pierre Karch, dont «Double foyer» raconte l'histoire un peu banale du prêtre qui s'est déjà commis, et Bernard Andrès, avec «Adviennent que pourra» où il est question de piratage informatique, annoncent peut-être un peu trop rapidement la finale de leurs récits et privent ainsi le lecteur d'un élément essentiel de l'aventure qui est la surprise. Absence de surprise, et aussi d'aventure, avec «Emmenez-moi», de Daniel Gagnon, récit d'une jeune prostituée, qui n'est pas inintéressant en soi, mais qui figure nettement moins bien que d'autres dans ce recueil. C'est Madeleine Monette qui clôt le collectif avec une amusante anecdote: «Le maillot», ou l'art de se mettre les pieds dans les plats en mettant les mains ailleurs, qui raconte la mésaventure de deux hommes en vacances sur la plage, et qui s'intéressent d'un peu trop près au maillot d'une jeune femme. Somme toute, malgré la qualité inégale des nouvelles qui en font partie, et sans doute grâce à l'extrême souplesse du thème proposé, *l'Aventure, la mésaventure* constitue un excellent collectif et oblige par le fait même la poursuite de cette entreprise d'André Carpentier.

Claude Grégoire

Des lieux qui se vivent

«Lieux de passage», «Fausses adresses», «Les abris provisoires»: trois temps d'un recueil¹ au titre suggestif. *Parcours improbables*² coordonnait, on s'en souvient, quinze nouvelles, un ensemble de réalités, divers «itinéraires»: trajet de métro, cheminement individuel, vie professionnelle, etc. Ici, on ne fréquente qu'une fois sur deux — et par

1 Bertrand Bergeron, *Maisons pour touristes*, Québec, L'instant même, 1988, 136 p.

2 Même éditeur, 1986, 112 p.

extension encore — les chambres qu'annonce le titre. D'où l'importance des sous-titres qui précisent les choix de l'auteur, articulant sa pensée, structurant cette écriture que seize fois souvenirs et dérivés travaillent.

Les «Lieux de passage» regroupent les nouvelles où le corps se vit comme entité désirante, comme lieu d'attraction où l'un appelle l'autre, réciproquement («Santa Maria del Mar», «Dans un miroir, avec quelqu'un») ou non («Le regard différé»). Où le corps s'abîme dans la nuit, dans la ville, «Parmi d'autres»; où la musique l'absorbe («Mahler»). Ces lieux transitoires où il se joue sont d'évidence les chambres d'hôtels (suffocantes sous les combles; sordides avec leurs draps maculés, le miroir au plafond); mais aussi la maison familiale («Mahler») et la ville («Parmi d'autres») qui l'excitent dans leur double mouvement séduction/répulsion.

«Fausses adresses» (qui rassemble également cinq nouvelles) se veut le lieu du leurre, du souvenir, de la rencontre avec soi-même, avec le Même, même quand celui-ci se conjugue à l'autre («Maison pour touristes»). C'est aussi le corps nu pivotant devant la glace et les fantaisies qui se réclament d'un espace, d'une chambre; c'est la mort après l'amour («L'autre côté du risque»).

Enfin surviennent l'aspect tendresse et le côté chaleureux, protecteur, rassurant des «abris provisoires»: veiller au sommeil de l'autre («L'effet transparence»); dormir dans le lit de maman («Sans faire d'histoires»); inventer un matin de Pâques («Pâques»), etc. «Vraisemblance», la nouvelle entre toutes, s'attarde à l'influence du fictif sur le réel (vice versa). Issue de l'écriture, la relation amoureuse du professeur avec l'élève se voit aboutir au lieu d'où elle est née. Le ton rieur et léger s'oppose alors à «Retour au parc» (ouvrant la dernière partie du recueil) dont le rôle consiste à rappeler que les «abris provisoires» (l'écriture en l'occurrence), de par leur caractère passager, génèrent de l'angoisse. Si l'idée brille et trouve appui chez le lecteur, le dénouement de l'intrigue — lourd, explicatif — déçoit.

Malgré ses tours très Duras et *NBJ* (déhanchement syntaxique, coordination d'éléments dissemblables, omission de la virgule dans l'énumération, etc.; discours de la perte, du risque, de la gageure, du ratage), *Maisons pour touristes* intéresse et fascine par l'importance de l'exploration des lieux et des corps décrits dans leurs rapports mutuels, par le geste, la gestuelle (ces épaules si bavardes), par cette chair abusée, désirante, mutilée, résignée qui envahit le texte. Mais aussi par cet appel au corps culturel découpé autour des noms de Bach, Mozart, Mahler, Ravel, Stravinsky, Gershwin, Glass qui agissent tels des sémaphores dans l'ina-bordable des lieux et des êtres.

Bertrand Bergeron s'est mérité le prix Adrienne-Choquette pour le présent ouvrage: un choix judicieux.

Claude Sabourin

Mystères et boules de gomme

À l'heure où la nouvelle est à la mode et intéresse un peu tout le monde, voilà que ce genre prend d'assaut la littérature pour la jeunesse. D'abord mis à l'étude par le ministère de l'Éducation dans le cadre du nouveau programme de français au secondaire, il continue d'acquiescer de la popularité tant et si bien que les éditions Pierre Tisseyre viennent de publier dans la collection «Conquêtes» deux recueils de nouvelles s'adressant à des jeunes adolescents. *Planéria*¹ regroupe des nouvelles de science-fiction tandis que *L'Affaire Léandre*² rassemble des nouvelles policières. Des notes bio-bibliographiques accompagnées d'une photo nous présentent les auteurs qui n'en sont pas à leurs premières armes!

Ces deux recueils présentent des récits à énigme caractérisés par la résolution d'un problème. Si les premiers se passent dans différents mondes, les seconds ont bel et bien lieu sur notre bonne vieille planète Terre. Les thèmes exploités touchent de près le vécu, les rêves ou les ambitions des jeunes. Les auteurs réussissent d'ailleurs très bien à capter l'attention et à susciter l'intérêt du lecteur. Quant aux dénouements, ils ne manquent pas d'audace et de rebondissements. Il y en a pour tous les goûts.

Planéria regroupe quatre récits. Dans «Catégorie d'étrangeté numéro 7», Jacek et Julian essaient de résoudre une bizarre histoire d'extra-terrestres qui auraient perturbé une jeune femme en la séquestrant durant quarante-huit heures. Plusieurs phénomènes se produisent encore, appels téléphoniques nocturnes, voix sidérale...

«Les voyages imaginaires» de Daniel Sernine nous entraîneront dans l'univers d'un petit garçon rusé et espiègle, Claudien. Muni d'une ceinture-signal, il essaie de se soustraire à la surveillance parentale. Passager dans le métro, il plonge peu à peu dans un monde imaginaire de plus en plus longtemps et de plus en plus dangereusement. Dans un monde où personne ne peut le suivre...

1 Collectif, *Planéria*, Montréal, éditions Pierre Tisseyre, coll. «Conquêtes», 1987, 192 p.

2 Collectif, *L'Affaire Léandre*, Montréal, éditions Pierre Tisseyre, coll. «Conquêtes», 1987, 180 p.

Dans «L'enfant d'Asterman», Francine Pelletier présente une adolescente gâtée en quête d'identité et qui en a assez de réaliser les rêves de cette mère trop occupée. Magdalena rencontrera un environnementaliste qui l'aidera à faire le point sur ses attentes et ses ambitions personnelles et lui fera découvrir son potentiel créateur.

Avec Marie-Andrée Warnant-Côté, nous voyagerons à des centaines d'années-lumière depuis la constellation du Taureau pour nous retrouver sur Ultramar. Nous suivrons les traces de la fugitive B'eljiye dans «Sous Bételgeuse, la rouge».

Avec le second recueil, *l'Affaire Léandre*, nous replongeons au cœur du quotidien «ordinaire» par le biais de cinq nouvelles policières avec un seul coup de feu ou presque...

Dans «Kidnapping», Denis Côté livre les déboires d'un écrivain qui vient de se faire voler un manuscrit tout juste terminé, intitulé «Douleur locale» (titre très judicieux!). À son grand dam, le héros réalisera que l'auteur de ce crime a récupéré l'œuvre à son compte. À la dépression succédera une série de démarches entreprises par le véritable auteur.

Lettres anonymes et chantage sont le lot de «Cher oncle Philippe» de Paul Grosbois. Heureusement que le neveu veille au grain... Le même thème est repris par Robert Soulières dans «J'aurai ta peau mon salaud» où cette fois un client-détective enquête sur l'origine des lettres de menace que reçoit un boucher peu commode.

Avec «Robin des banques», Réjean Plamondon présente à prime abord un pastiche moderne assaisonné d'un goût informatique du légendaire héros du temps passé, mais où la réalité et les apparences forment un bien curieux logiciel... puis dans «L'affaire Léandre» de Daniel Sernine, les agents Zéro-Zéro-Onze et Zéro-Zéro-Douze nous entraînent sur les traces du mystérieux homme qu'est Léandre...

C'est connu, les jeunes aiment le suspense et les récits qui les tiennent en haleine. Et ils n'aiment pas lire des histoires trop longues. Ils ont tant à faire... Ils aiment aussi l'imprévu et les rebondissements, ils aiment aussi rêver... Le ton de *Planéria* et de *l'Affaire Léandre* est vivant et le style efficace. Une fois l'histoire commencée, on a hâte de lire la fin. L'utilisation de caractères d'imprimerie un peu plus gros que d'habitude facilite la lecture aux plus jeunes.

L'intérêt de ces recueils tient au fait qu'ils regroupent un ensemble de caractéristiques qui sauront plaire aux jeunes et aux moins jeunes... et peut-être les motiveront à lire davantage...

Michèle Salesses

Les questionnements d'une génération

*Certains jours sont fragiles*¹, sept nouvelles, toutes rédigées durant les années 1980, transposent les sentiments d'une génération désabusée, celle des années 1970, gagnée par la hantise de l'échec et la difficulté de communiquer. Certains personnages nous touchent par leur quête d'idéal et de bonheur, espoirs qui, on le sent bien, ne sont qu'illusoire. La désillusion se manifeste, dès la première nouvelle intitulée «L'attente», au niveau politique lorsque Benoît et Mario, les deux protagonistes, discutent de la défaite du Parti québécois aux élections de 1970:

— Dis-moi: est-ce que tu as l'impression, toi, qu't'as pu garder encore intactes certaines d'tes illusions? Je lui demandai après coup.

— Ça dépend à propos d'quoi! Pourquoi? T'as perdu les tiennes dernièrement?

— Quelques-unes en avril dernier en tout cas! Parce que moi, j'croyais qu'on allait s'dénier et changer certaines choses au Québec, pour une fois.

— Tu sais, c'est pas facile d'faire bouger tout le monde en même temps. Quant à moi, j'ai jamais eu d'illusion à propos d'ça d'toute façon (p. 31).

Les rapports d'amour et d'amitié, d'une nouvelle à l'autre, deviennent plus ombrageux. «Le piège» soulève le problème de la séparation du couple et redéfinit, en quelque sorte, l'amour qu'on ne veut plus porter comme un carcan et qui ne fait désormais qu'un avec liberté. L'échec amoureux du couple Hélène/François s'explique par la dépendance sur laquelle est fondée cette relation à laquelle François met d'ailleurs fin.

Incidemment, l'incommunicabilité ressort davantage lorsque de grandes causes, tels l'indépendance du Québec et le désir de changer le monde, cèdent le pas à l'individualisme. Cette fragilité des liens amicaux et sentimentaux est accentuée par les départs, les ruptures, la solitude et, en dernier ressort, par la mort: tantôt concrète (dans «Doucement, la dernière neige»), tantôt symbolique (dans «L'attente»):

On le souleva, on l'écarta; ses yeux s'embuaient. Et, tandis qu'on déposait Benoît sur une civière, lui, la tête appuyée contre le mur, il se mettait à sangloter doucement: pour lui, l'attente commençait! («L'attente», p. 70)

1 Robert Olivier, *Certains jours sont fragiles*, Longueuil, Funambule, 1987, 211 p.

Benoît a été blessé d'une balle et l'on ignore s'il va survivre. La mort prend ici une tournure symbolique et est prétexte à désigner son caractère inéluctable suggéré par le titre même de la nouvelle.

Ces textes, rédigés dans un langage clair, accessible et vivant, devraient plaire à ceux qu'intéresse cette période (pas si lointaine) fertile en remises en question et en changements sociaux.

Martin Thisdale

André
Carpentier



*Journal
de
mille jours*
[Carnets 1983-1986]

358 p., 17,95 \$

Coédition : Guérin littérature / XYZ éditeur
Distribution : Québec Livres